

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,
partie VIII / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 17-23

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

IX

De l'amitié de Pouf à la chasse au lièvre

Lorsque le soir au moment du dîner, je retrouvai Pouf à la cuisine, je lui racontai ce qui s'était passé l'après-midi. Et je lui manifestai mon regret de ce qu'il n'ait pas été là, car sans doute M. Pépin aurait fait aussi une expérience sur lui.

— J'avais vu les deux types arriver, me dit-il. Et je me suis aussitôt débiné. Moi je n'aime pas entrer en relations avec des gens que je ne connais pas, tu sais.

— Mais l'expérience ?

— Merci. Je veux bien condescendre à jouer avec les Deux-Pattes, quand toutefois ils ont l'habitude des chats et n'ont pas les mains trop lourdes ; mais quand ils font des expériences sur vous, mon vieux, on n'est jamais tranquilles : ils ont quelquefois des idées si bizarres. Tiens, mon premier maître, quand j'étais tout petit, s'est amusé une fois à me couper les griffes. Une expérience, qu'il disait, pour voir si mes griffes repousseraient. Heureusement, elles ont repoussé ; sans quoi j'en étais réduit à mener une vie de chien.

Pouf a de ces mots pénibles pour moi parce qu'ils me montrent que, quoique nous soyons amis, il me considère comme d'une classe zoologique inférieure à la sienne.

— Enfin, lui demandai-je, si M, Pépin t'attachait à une ficelle avec un os à l'autre bout, est-ce que tu la tirerais, la ficelle, pour avoir l'os ?

— A vrai dire, répondit Pouf, je ne me suis jamais posé cette question. Mais je pense que si moi, chat, on m'attachait, moi qui redoute par dessus tout d'être attaché, je me démènerais de telle façon que l'os viendrait bientôt à portée de ma bouche. Nous autres, félins, nous avons une supériorité sur vous, chiens : nous cherchons à nous rendre compte des mécaniques humaines. Par exemple,

quand M. Pépin commença à user d'une machine à écrire, le tac-tac de cet engin m'impressionnait ; et surtout, j'étais intrigué par ces caractères métalliques qui paraissaient marcher tout seuls. J'ai bien observé le patron dans cet exercice, et j'ai fini par voir que c'est parce qu'il tapait sur une touche qu'un caractère s'abat-tait, et cela par le moyen d'une tige de fer. De même, cela m'agace d'être obligé de miauler pour qu'on m'ouvre une porte. Eh bien ! j'ai remarqué qu'une porte s'ouvre quand on presse sur la clanche. Et j'ai essayé, quelque-fois avec succès, de sauter sur la clanche pour ouvrir une porte. Dommage seulement que toutes les portes n'ont pas de clanche ! Vous, chiens, vous êtes des impulsifs ; nous, chats, nous sommes des observateurs. Il suffit de vous voir en présence d'un morceau de viande qu'on vous jette, la manière dont vous vous précipitez dessus et l'engloutissez, pour se rendre compte de votre déplorable tempérament.

— Mais, interrompis-je, la viande, c'est quelque chose de bon. Alors, il n'y a pas à hésiter à l'engloutir, comme tu dis, quand on a la veine d'en rencontrer un morceau.

— Si, Black, il y a à hésiter, rien que pour se demander si cette viande en apparence exquise, n'est pas empoisonnée. Nous, nous hésitons. Longuement, nous la flairons, et c'est seulement quand nous sommes bien convaincus qu'elle est sans danger que nous la mangeons.

— Pourtant, Pouf, quand Ernestine te lance un poisson, tu n'hésites guère, toi, et tu ne perds pas ton temps à le flairer.

— C'est vrai, et j'ai tort. Le poisson me met hors de moi : j'en avale à me faire crever. Et si je n'en crève pas, tu as pu remarquer que, chaque vendredi, il me rend malade ; ce qui, hélas ! ne m'empêche pas d'en absorber avec le même enthousiasme le vendredi suivant. J'ai tort, je le reconnais, d'être vorace comme un chien, une fois par semaine ; toi, tu as tort de l'être tous les jours.

— Ça ne me réussit pourtant pas mal.

— Méfie-toi. N'oublie pas que cette voracité permet aux Deux-Pattes d'empoisonner un chien avec un bout de bidoche saupoudré de poison. Avec un chat, ce truc-là n'aurait aucun succès.

— Que veux-tu, c'est plus fort que moi.

— Je sais, je sais. Les Bipèdes savants comme notre maître expliquent qu'il s'agit là de ton instinct. Je suis heureux que le mien m'incline à plus de circonspection.

A ce moment, Ernestine me jeta un os avec de la viande autour. Je ne me souvins plus de ce que Pouf venait de me dire, et je sautai dessus. Ernestine avait jeté en même temps quelque chose à Pouf. Celui-ci examina attentivement sa pitance, fit une moue et murmura : « Zut, de la graisse et des fibres. Je te laisse ça, Black : c'est bon pour un chien. Moi, je vais dîner en ville. » Et il prit dignement la direction du vestibule pour passer dans le jardin. Mais justement les Pépin-Mépié sortaient de la salle à manger avec leurs deux savants qu'ils avaient retenus à dîner. M. Mathos, apercevant Pouf, se tourna vers M. Pépin-Mépié et lui dit :

— Tiens, vous avez aussi un chat.

— Oh ! un simple chat de gouttière, répondit mon maître.

Attrape, Pouf, glissai-je à mon ami. Si moi, je ne suis qu'un chien-des-rues, toi, tu n'es qu'un chat de gouttière. Mais sois tranquille, quand la mère Pépin-Mépié sera seule avec le Belge, elle le convaincra que tu es un angora de Scandinavie.

Le lendemain matin, je demandai à Pouf qui me rejoignait à la cuisine s'il avait « bien dîné en ville ». Pouf, d'humeur massacrante, me répondit qu'il n'avait rien trouvé à se mettre sous la dent, et que, n'eût été la fermeture de la baraque à lapins, il aurait dévoré un ou deux petits auxquels, les jours précédents, une grosse mère avait donné naissance. Il ajouta qu'il crevait de faim et se mit à bouder dans un coin.

Peu de temps après survint le garçon-boucher. En l'absence d'Ernestine, celui-ci dépose sans plus son paquet sur la table de la cuisine. A son ordinaire, il me donna quelques caresses et plaça trois biftecks bien en évidence à l'endroit habituel, puis il s'en alla. Alors Pouf se leva et se dirigea en silence vers la table. D'un bond il fut dessus : il saisit un bifteck ; d'un autre bond, il fut près de moi. Posant sa patte sur la viande, par prudence, car je la reluquais avec envie, il me dit :

— Maintenant, je me trotte parce qu'Ernestine ne va pas tarder à revenir.

Je lui fis remarquer ce que sa conduite avait de fâcheux et d'anormal.

— D'ordinaire, dit-il, je ne chipe rien, mais aujourd'hui, je crève de faim.

— Ça va faire du pétard, remarquai-je.

— Que non pas, répliqua Pouf. Ernestine ne dira rien. Il reste un bifteck pour chacun des Pépin. Elle trouvera bien le moyen de s'offrir quelque chose sans frais. Je la connais, je l'ai observée.

Sur ce, il prit la viande et fila au jardin. Moi, je quittai aussitôt la cuisine pour qu'on ne m'accuse pas de ce vol malgré que je sois incapable de le commettre, puisque je ne puis pas sauter sur la table.

Je vous dirai tout de suite que cette disparition d'un bifteck eut une conséquence imprévue : ... la pose du téléphone dans la maison. Il y a longtemps qu'il en était question. M. Pépin-Mépié était favorable à cette innovation ; mais Mme Pépin-Mépié lui était opposée, à cause du prix de l'opération et surtout du prix de l'abonnement. Car Madame est un peu intéressée. Or, en rentrant dans la cuisine, ce jour-là, Ernestine ne remarqua pas qu'il lui manquait de la viande. Elle ne s'en aperçut qu'à midi moins le quart, au moment de mettre les biftecks sur le feu. Elle manifesta bruyamment son étonnement. La patronne accourut. Ces dames pensèrent que le boucher s'était trompé. Il était trop tard pour courir chez lui. Ernestine dut se passer de bifteck. Elle ronchonna comme il convenait. Finalement, Mme Pépin-Mépié déclara que, si on avait eu le téléphone, l'erreur était facilement réparable, et que, décidément, elle se montrait favorable à l'idée de faire poser un appareil dans la maison. Ce que, naturellement, approuvait mon maître qui répétait : « Je te l'avais bien dit, Bobonne. »

Dans l'après-midi, les deux savants étrangers revinrent. Il avait été réglé entre eux et mon maître que tous trois feraient une excursion dans la campagne. Ces Messieurs venaient le chercher. Ils m'emmenèrent avec eux.

J'étais enchanté de cette promenade sans collier, sans paletot et sans laisse. C'est vous dire si je m'en donnai. D'autant plus que je ne suis pas souvent à pareille fête.

Je me lançais comme un fou ; j'aboyais aux jambes des gens que nous rencontrions ; je poursuivais les poules (car nous étions en banlieue où ces volatiles ont libre circulation dans les rues) ; tout cela pour le plaisir de me détendre un peu les muscles. J'échangeais un petit mot d'amitié avec les chiens sympathiques, une injure avec les autres. J'étais heureux. Bien entendu, mes trois compagnons Bipèdes, occupés à parler de psychologie animale, ne faisaient pas attention à moi. Nous entrâmes bientôt dans la campagne. Je vis que mon maître dirigeait notre troupe vers une petite vallée nommée Aiguesfroide, où se trouve un étang et qu'encadrent deux bois s'élevant en montées assez rapides de chacun de ses côtés. Quand nous fûmes arrivés à l'étang, mon maître, un peu fatigué, s'assit sur la rive, car le temps était beau et nous étions au commencement de mars. M. Mathos s'assit à côté de lui, après avoir étalé sur le sol sa toute petite pèlerine qu'il avait apportée avec lui par prudence. Quant au long M. Brown, il déclara qu'il allait faire « oune petite tour dans le boâ ». Il demanda à mon maître l'autorisation, qui lui fut aussitôt accordée, de m'emmener avec lui, ce qui me ravit.

Tout le long du chemin, M. Brown me répétait avec son drôle d'accent que j'étais « oune tcharmante petite dog ». Mais pourquoi, me demandai-je, ce naturaliste, qui doit s'y connaître en races de chiens, me prend-il pour un dogue, alors qu'il est visible que je n'en suis pas un ?

Lorsque nous arrivâmes en haut de la falaise, le bois cessait tout à coup. Un étroit plateau que nous traversâmes nous conduisit sur la pente opposée, entièrement couverte de buissons. M. Brown s'arrêta pour admirer le paysage qui s'étendait devant nous, avec la ville dans le fond, à droite. Tandis qu'il était absorbé dans sa contemplation, je vis jaillir brusquement d'un buisson devant nous un gros lièvre qui se précipita sur la pente. Je m'élançai à sa suite. M. Brown qui, lui, pouvait, à cause de sa grande taille, suivre le lièvre des yeux, m'encourageait à cette poursuite par des gesticulations et des cris : « Hip !... Hip !... Courège, petite dog !... Attrapez le petite lièvre, vieux garçon !... » Je faisais de mon mieux. Trop petit, dépassé par les buissons, je ne voyais pas le lièvre ; mais je suivais exactement sa piste (mon flair, n'est-ce

pas !...). Je remarquai bientôt une chose curieuse. Cette piste qui filait droit s'embrouillait en certains endroits comme une pelote de laine. J'avais alors beaucoup de mal à la démêler ; puis, tout d'un coup, j'en retrouvais le fil droit ; mais, plus loin, nouveau brouillage. Et bien entendu, mon lièvre profitait du temps que je perdais dans ces opérations de démêlage pour gagner de l'avance sur moi. Enfin, je débouchai dans la vallée. Là, du moins, puisqu'il n'y avait plus de buissons, je pouvais voir mon lièvre. Hélas ! il était à au moins cinq cents mètres de moi et filait comme une flèche. Je compris que la poursuite était désormais inutile. J'étais d'ailleurs claqué de fatigue, la langue pendante, et haletant. A mon vif regret, je me décidai à remonter vers M. Brown. Je m'en revenais tête basse, honteux d'avoir raté mon lièvre. Je me disais que M. Brown aurait une faible idée de mes aptitudes à la chasse. Or, voici que, alors que je me trouvais à une quinzaine de mètres de M. Brown, j'aperçois, allongé dans l'herbe, sous un buisson, un autre lièvre. Il semblait dormir. J'en eus la respiration coupée. Je m'aplatis et rampai vers lui en retenant mon souffle. Et tout d'un coup... Crac !... je sautai dessus et le pris à la gorge. A ma grande surprise, il ne bougea pas. Et je constatai qu'il était mort, mais encore chaud. Je voulus le saisir pour le rapporter triomphalement à M. Brown. Impossible de le soulever. Je vis alors qu'il était attaché au sol par un piquet auquel le reliait un fil de cuivre qui entourait sa gorge. J'ai su depuis que cet engin se nomme un collet. Alors, répondant à M. Brown qui, ne m'apercevant plus, me hélait, je me mis à aboyer de toutes mes forces sans quitter la place. Il faut croire que mes cris étaient expressifs, car bientôt, j'entendis M. Brown dévaler dans les buissons. Il me rejoignit, demeura stupéfait à la vue du lièvre, le tâta et comprit ce qui s'était passé. Il arracha le piquet et au moyen du fil, emporta le lièvre. Et tout le long du chemin du retour, il m'accabla de compliments encore plus affectueux que ceux de l'aller.

Quand nous rejoignîmes nos compagnons, M. Brown, flegmatiquement, leur présenta l'animal :

— Voici une petite lièvre que le petite Black il a pris soi-même.

— Hein ? ! firent-ils, stupéfaits, c'est Black qui a attrapé ce lièvre ?...

— Yes, il a.

Et il leur raconta tout au long l'histoire de ma chasse à courre. Lorsqu'il eut terminé, il ajouta tranquillement :

— D'ailleurs, cette lièvre qu'il a poursuivi, le petite Black n'a pas pu le saisir,

— Alors ?...

— Alors, il a pris celui-ci avec oune collette, comme vous dites, je crois. Ne dites-vous pas ?... Je pense cette lièvre est excellente pour être dégusté.

— Hum, observa M. Pépin, je suis de votre avis : mais il faut le transporter à la maison.

— Je ferai, déclara M. Brown.

— Vous n'avez pas l'air de vous douter, cher M. Brown, que la chasse n'est pas ouverte, que donc nous n'avons pas le droit de véhiculer ce gibier, et que si nous sommes aperçus le faisant, nous risquons un procès... et la confiscation du lièvre.

M. Brown réfléchit, puis :

— Il est déjà tard. Il fera bientôt nuit. Attendons pour rentrer.

Puis, à M. Mathos dont il saisit la pèlerine :

— Please, cher Monsieur Mathos, puis-je prendre cette petite chose ?

— Comment donc.

M. Brown s'affubla de ce vêtement si petit pour sa longue taille qu'il semblait un camail de chanoine, et plaça le lièvre sous son bras. Et c'est ainsi que nous rentrâmes à la maison, moi triomphant mais modeste, à la nuit tombante. M. Brown, lui, semblait un bossu monté en graine.

Depuis cette aventure, à ses « mercredis », ma patronne ajoute à la liste de mes mérites celui d'attraper les lièvres à la course : « Comme un lévrier, voui, ma chère. »

(A suivre)

Black.